

RÉVOLUTIONS DE PARIS.

Dédié à la nation et au district des Petits-Augustins.

TROISIÈME ÉDITION.

Du 12 au 17 Juillet 1789.

DÈS qu'on sut dans cette ville le départ de ce ministre chéri, la consternation fut générale ; le peuple désespéré, cherchant un terme à ses maux, incendia plusieurs barrières, se porta en divers lieux, forma des projets incertains, tandis que les citoyens, dans un morne silence, en se consultant, laissoient échapper des larmes. Sur les cinq heures, le dimanche 12 Juillet, des citoyens, assemblées aux Palais-royal, envoyèrent des ordres pour fermer tous les spectacles ; ce qui fut exécuté sans réplique. Cette marque d'honneur, décernée à un grand homme, fit connoître, avec certitude, quel étoit le dégré de l'affliction publique.

L'on fut ensuite au cabinet du sieur Curtius, pour prier cet artiste de se désaisir des bustes ou portraits de monseigneur le duc d'Orléans et de M. Necker. On a porté ces bustes en triomphe, quoique décorés de crêpes, symboles de la

disgrace de ces hommes précieux (1), et le peuple crioit : *chapeau bas*, pour marquer sa profonde vénération. Le cortége étoit nombreux ; il a suivi le boulevard et la rue Saint-Martin : là, les citoyens qui le composoient ont engagé un détachement de la garde de Paris à les accompagner pour maintenir le bon ordre. On a suivi la rue Saint-Martin, celles Grenetat, de Saint-Denis, les rues de la Feronnerie, Saint-Honoré, jusqu'à la place Vendôme. Alors un détachement de Royal-Allemand a voulu faire main-basse sur le peuple ; on a lancé des pierres, les soldats se sont jettés parmi la populace ; le buste de M. Necker a été brisé, celui de Monseigneur le duc d'Orléans n'a échappé que parce qu'un dragon, d'un coup de sabre, n'a pu l'atteindre ; mais ces lâches soldats, qu'incessamment l'assemblée nationale peut licencier et déclarer infâmes, ont osé tirer sur le peuple : un Gardes-françoise, sans armes, a été tué, et quelques personnes blessées. Au même instant le prince Lambesc, leur chef, cet odieux aristocrate a paru au pont tournant des Thuileries ; il a eu la basse cruauté de se présenter à des citoyens qui se promenoient et qui n'avoient pour arme qu'une badine en main : là, d'un coup de sabre,

(1) On croyoit alors que monseigneur le duc d'Orléans avoit reçu un ordre d'exil.

A



et sans motif, il a abattu à ses pieds un vieillard qui se retiroit avec son ami; des jeunes gens ont voulu s'avancer, mais les soldats ont fait feu. Dès-lors chacun, saisi d'effroi, a pris la fuite; on a entendu un coup de canon, et l'alarme s'est répandue : des citoyens désespérés sont entrés au Palais-royal, en criant : *aux armes ! aux armes !* L'on avoit déjà fait des motions dans ce jardin, pour se rassembler à l'hôtel-de-ville, sous les ordres des électeurs de la capitale; effectivement on y a couru; un très-grand nombre de citoyens de tout rang, de tout âge, se sont armés et ont été rassemblés vers les neuf heures du soir; ils se sont montrés en plusieurs endroits, les uns à pieds, et quelques autres à cheval. Durant cet intervalle, des Gardes-françoises patriotes se sont échappés de leurs casernes malgré leurs officiers; ils se sont portés avec intrépidité vers la place Louis XV: on peut dire qu'il n'y ont pas couru, ils y ont volé. Un détachement de Royal-Allemand s'étoit avancé le long du boulevard, les Gardes ont fait feu, les dragons ont riposté par une décharge; mais un coup de canon tiré du dépôt des Gardes, et secondé d'un feu roulant, a forcé ces étrangers de fuir précipitamment, en laissant quelques-uns des leurs, tués ou blessés sur le lieu du combat. On a rapporté leurs armes et leurs dépouilles, que l'on a regardé

comme les premiers gages de la victoire qui nous attend.

A onze heures, plusieurs autres détachemens des braves Gardes-françoises ont forcé leurs casernes, et ont marché du côté de la place Louis XV, le long des boulevards Saint-Denis et Bonne-nouvelle. Durant la nuit on a entendu quelques coups de fusils.

Ce matin 13, à neuf heures, on sonne le tocsin pour rassembler la bourgeoisie. Les citoyens de tout rang, de tout âge, pouvant porter les armes, se présentent dans leurs districts; c'est la voix de la patrie, c'est l'intérêt du sang qui commande, ce sont des amis, des frères et soi-même qu'il faut défendre; nos lâches oppresseurs nous y forcent : ils ont trahi leurs sermens, leurs devoirs; à la justice ils opposent la force, ils trompent la bonté du roi : c'est à nous de montrer que nous sommes vingt-quatre millions, et qu'ils ne sont pas vingt mille.

La cour est encore à Versailles; c'est faussement que l'on a répandu le bruit de son départ pour Compiègne. Il faut espérer que l'assemblée nationale viendra s'établir à Paris, du moins elle y sera en sûreté.



DÉTAILS

Du lundi 13 Juillet.

Les coups de fusils qui ont été entendus dans la nuit du dimanche au lundi, annoncés dans les détails d'hier, avoient été tires par *les soldats de la patrie ;* c'est le titre qu'ont pris les Gardes-françoises en se présentant au camp des régimens de Royal-Allemand et de Château-vieux ; mais ceux-ci ont refusé le combat, et les soldats ont quitté les armes. Le cruel prince Lambesc les a menacés de la corde ; ils se sont soulevés contre lui, et il a été forcé de partir le lendemain pour Versailles, où tout est tranquille.

L'assemblée nationale a envoyé une députation au Roi, pour lui représenter l'état de la capitale. Le roi a répondu qu'il persistoit dans ses intentions, d'après l'avis de son conseil.

M. Necker, après une scène fâcheuse, reçut ordre samedi, en dinant, de quitter le royaume ; il lut la lettre du roi et acheva de diner avec calme et sérénité. Après diné il monta dans sa voiture avec son épouse, et sans en prévenir personne, de crainte que son départ ne causât quelqu'alarme, il le fit conduire à Saint-Ouin ;

là, il prit la poste et partit pour Lauzanne en Suisse.

Dans la nuit du dimanche au lundi, toutes les barrières, depuis le fauxbourg Saint-Antoine jusqu'à celui Saint-Honoré, ont été incendiés, et aucune marchandise n'a payé de droits d'entrée depuis ce moment.

Ce matin, la populace armée de bâtons, de poignards, de piques et de lances, s'est portée, en divisions séparées, en plusieurs endroits; elle a formé divers projets, entr'autres celui de mettre au pillage les hôtels de nos communs ennemis; cependant la sagesse de quelques citoyens qui s'étoient mêlés avec eux, les a contenus; mais on s'est fait délivrer les canons et les drapeaux de la ville, on a fouillé chez tous les armuriers, on a pris leurs armes; chaque individu s'est déclaré soldats de la patrie, en mettant une cocarde à son chapeau. L'on a fait ouvrir les prisons de la Force, et délivrer les prisonniers. Mais l'expédition la plus remarquable est celle faite au couvent des Lazaristes. On a demandé du bled ou des farines *à ces bons pères*, ils ont répondu, à diverses reprises, qu'ils n'en avoient que pour leur consommation; néanmoins on a fait perquisition, et tandis que nous étions dans la disette des grains, ils en avoient des amas incroyables; on vient d'en conduire, à la halle, cinquante-deux voitures. On ne peut

se dissimuler que la populace ne se soit porté à des excès très-répréhensibles ; elle s'est enivrée des vins et des liqueurs qu'elle a trouvée dans les caves, et a brisé et saccagé ce qu'elle a rencontré. Les religieux, pour se dérober à leur fureur, se sont cachés dans des souterrains ignorés, avec des provisions suffisantes : mais pour éloigner la populace, ils ont pris le parti extrême de mettre le feu dans les granges ; l'incendie n'a pas été considérable vu la promptitude des secours.

Pendant ces alarmes, les citoyens de tous les rangs étoient assemblés à l'hôtel-de-ville. Le comité des électeurs des trois ordres a déterminé l'établissement d'une garde bourgeoise, pour rétablir la sûreté dans la ville. Alors il s'est établi une correspondance entre ce comité, présidé par le traître prévôt des marchands, et les districts de la capitale.

Dans l'après-diné, il a été découvert au port Saint-Nicolas, un bateau chargé de poudre à canon ; il a été déchargé et mis sous la garde des citoyens.

Sur les six heures, il est entré dans Paris, un convoi de bled destiné pour le camp du Champ-de-Mars. Ce convoi, de plusieurs voitures, a été conduit, non au camp, mais à la halle, pour être vendu aux boulangers de cette ville.

En même-temps on a appris qu'il y avoit au Bourget soixante pièces de canons, et

quelques voyageurs en ont annoncé quarante à Gonesse ; en outre, on savoit qu'il y avoit cinq régimens à Saint-Denis, avec quarante pièces de canons.

Il y avoit un camp au Champ-de-Mars, composé de trois régimens ; des campemens à Sèves, aux Champs-Élysées, à Meudon, aux environs de Versailles et dans plusieurs autres lieux. C'est sans doute par humanité et pour maintenir l'ordre et la paix, que l'on nous investissoit ainsi !

Il avoit été enlevé nuitamment, par ordre du ministre de l'hôtel des invalides, six voitures d'armes ; n'ayant pu enlèver le reste, nos ennemis les ont fait cacher secrètement entre la voûte de l'église et le toît ; ils les ont fait couvrir de paille dans l'espoir qu'elles ne seront pas découvertes.

Mais un dévouement qui a paru digne d'exemple, est celui de M. le curé de saint Étienne-du-Mont, marchant au milieu de ses paroissiens, les plus capables de porter les armes, et rétablissant par-tout l'ordre et le calme.

M. le lieutenant de police vient d'être appellé à l'hôtel-de-ville, il a assuré qu'il y avoit des approvisionnemens dans la capitale pour une quinzaine de jours ; il a promis des renseignemens nécessaires et s'est démis de sa charge.

Ce soir la tranquilité règne dans la

capitale

capitale ; les bourgeois des différens districts, secondés de quelques *soldats de la patrie*, sont sous les armes et ont ordre de désarmer les gens sans aveu ; le tout s'exécute avec la plus grande régularité.

Nous oublions de dire que la plupart des troupes nationales et même quelques troupes étrangères paroissent être de nos amies ; incessamment nous attendons des secours de la province.

DÉTAILS

Du Mardi 14 *Juillet.*

LA nuit du Lundi au Mardi a été fort tranquille, seulement la garde bourgeoise a arrêté des gens sans aveu, au nombre de trente-quatre, qui avoient volé et causé des dégats à la maison de saint Lazare ; ils ont été conduits dans les prisons.

Ce matin une ordonnance des électeurs assemblés à la ville, fixe l'état de la milice bourgeoise : hier on portoit la cocarde verte et blanche ; aujourd'hui on la foule aux pieds, et l'on prend la cocarde bleue et rose.

Les troupes campées aux champs-ély-

sées ont délogées cette nuit ; on ignore encore le lieu de leur retraite.

Au lever du perfide prévôt des marchands, un citoyen a été déposer qu'un convoi de poudre et de plomb nous venoit d'être enlevé par les soldats campés aux environs de Paris ; vainement, ce citoyen récidivoit et appuyoit sa déposition de preuves authentiques, Déflesselles ne l'écoutoit point : contraint à la fin de répondre, il dit, négligemment en souriant : » *eh bien, il faut faire une note de tout cela !* quel excès de patriotisme !

Il promettoit, sans cesse, de délivrer des armes et n'en délivroit point, lorsqu'enfin, on se décida de marcher aux invalides ; l'on se présenta en nombre suffisant ; les canoniers et les soldats invalides, voyant que la résistance eût été inutile, ouvrirent les portes; on courut aux magasins d'armes ; on en découvrit des quantités innombrables ; on s'empara des canons ; des citoyens accoururent en foule ; on prit des fusils avec acharnement, depuis dix heures du matin jusqu'au soir ; enfin, il nous est impossible de dire quel est le nombre immense des armes enlevées aux invalides.

Pour éviter toute surprise, il a paru prudent de visiter avec soin toutes les voitures, ainsi que les couriers qui en-

trent et sortent de la capitale ; cette précaution a découvert plus d'un traître ; on a pendu prévôtalement et sur le champ divers particuliers, convaincus de perfidies ou chargés d'infâmes missions contre les citoyens et la patrie. On a surpris des convois, dont un pour le roi, consistant en plusieurs voitures de grains ; quantité d'équipages ; deux chariots ayant la livrée de la reine et chargés d'habits de travestissemens ; nombre d'aristocrates qui alloient se réfugier dans leurs châteaux, emportant avec eux leurs trésors et leurs armes. Ces diverses confiscations ont enfin convaincu le prévôt des marchands de trahison ; il entretenoit une correspondance secrette avec nos plus cruels ennemis ; plusieurs lettres l'ont attesté ; mais enfin, le perfide a subi le sort qu'il méritoit ; il est descendu de la place éminente de président des citoyens, assemblés à l'hôtel de ville pour aller à la grêve, où il a été décollé et son corps livré à la populace.

Mais une victoire signalée et qui peut-être étonnera nos neveux, c'est la prise de la bastille, en quatre heures ou environ.

D'abord, on s'est présenté par la rue Saint-Antoine pour entrer dans cette forteresse, où nul homme n'a pénétré sans l'intention de l'affreux despotisme, c'es là que le monstre faisoit encore sa rési-

den ce. Le traître gouverneur a fait déployer l'étendard de la paix. Alors on s'est avancé avec confiance : un détachement de gardes-Françoises, et peut-être cinq à six mille bourgeois armés, se sont introduits dans les cours de la bastille ; mais, parvenus en face de l'entrée, le pont-levi s'est haussé, et une décharge d'artillerie a renversé plusieurs gardes-françoises et quelques soldats, le canon a tiré sur la ville, le peuple a pris l'épouvante; quantité d'individus ont été tués ou blessés ; mais on s'est rallié, on s'est mis à l'abri du feu, on a couru pour chercher seize pièces de canons ; l'on a attaqué du côté de l'eau par les jardins de l'arsenal, on a fait un siége en forme ; on s'est avancé de divers côtés, un feu roulant n'a cessé de part et d'autre, le foyer étoit terrible ; les intrépides gardes françoises ont fait des merveilles. Bientôt on est parvenu au magasin des poudres ; on s'est saisi du régisseur vers les trois heures, il a été conduit à la grêve où il a été décapité ; mais l'action devenoit continuellement plus vive. Les citoyens s'étoient aguerris au feu ; on montoit de toutes parts sur les toîts, dans les chambres ; et dès qu'un invalide paroissoit entre les creneaux sur la tour, il étoit ajusté par cent fusiliers qui l'abbatoient à l'instant, tandis que le feu du canon, les boulets précipités, perçoient le pont-levi et brisoient les

chaînes ; en vain le canon des tours faisoit fracas, on étoit abrité ; en vain les traîtres assiégés feignoient de se rendre, on ne croyoit plus à leurs signaux : lorsqu'enfin peu après la brèche se forma, on courut chercher des planches pour traverser le fossé. A peine il y en eut une de posée, qu'un bourgeois s'élance, monte à l'assaut, précédé par un grenadier ; il arrive, le canon du dedans tiroit sur la brèche, il est tué ; mais le brave grènadier ne l'est pas ; il protége l'entrée ; on se précipite bouillant de carnage ; on force, on égorge tout ce qui s'oppose au passage ; on saisit les prisonniers, on pénètre par-tout : les uns cherchent le gouverneur, les autres volent sur les tours ; ils arborent le drapeau sacré de la patrie, aux applaudissemens et aux transports d'un peuple immense. On veut avoir le perfide gouverneur ; on le découvre enfin ; le lâche s'étoit caché ; deux grenadiers le saisissent : un jeune bourgeois se présente, il veut se confier à lui ; il se jette dans ses bras déchiré de douleurs ; on lui arrache ses marques d'honneurs ; on le traite en infâme ; on va le traîner au milieu d'un peuple immense ; il presse le jeune homme qui le conduit, qui veut le protéger encore contre les insultes de la populace : » Ah ! lui dit-il, déchiré de remords, *j'ai trahi ma Patrie !* » et les

sanglots étouffent sa voix. Cependant on a déja saisi le sous-gouverneur, le capitaine des canonniers, et tous les prisonniers de guerre; on ouvre les cachots; on rend à la liberté des hommes innocens, des vieillards vénérables étonnés de revoir la lumière. L'auguste et sainte liberté, pour la première fois, s'introduisit enfin dans ce séjour d'horreurs, asyle affreux du despotisme des monstres et des crimes.

Cependant on forme la marche, on sort au milieu d'une foule énorme; les applaudissemens, l'excès de la joie, les insultes, les imprécations lancés contre les perfides prisonniers de guerre, tout étoit confondu; des cris de vengeance et de plaisirs partoient de tous les cœurs; les vainqueurs glorieux et comblés d'honneurs portant les armes et les dépouilles des vaincus, les drapeaux de la victoire, la milice mêlée parmi les soldats de la patrie, les lauriers qui leur étoient offerts de toutes parts, tout offroit un spectacle terrible et superbe. Arrivé à la grêve, ce peuple impatient de se venger n'a pas permis que de Launai, ni les autres officiers, montassent au tribunal de la ville; il les a arraché des mains de leurs vainqueurs, les a foulé aux pieds l'un après l'autre, de Launai a été percé de mille coups, on lui a coupé la tête, on l'a portée au bout d'une lance, dont le sang

ruisseloit de tous côtés. Et l'on en montroit déja de x avant que les gardes invalides de la Bastille eussent paru. Ils sont arrivés, et le peuple a demandé leur supplice ; mais les généreux gardes françoises ont sollicité leur grace, et à leur demande toutes les voix se sont réunies, et le pardon a été unanime.

Cette journée glorieuse doit étonner nos ennemis, et nous présage enfin le triomphe de la justice et de la liberté.

Ce soir, il y a illumination générale.

SUITE DES NOUVELLES DE PARIS,

Du Mercredi 15 Juillet.

Cette forteresse étonnante, fut bâtie sous Charles V, en 1369, et finie l'an 1383, que des armées formidables, Louis XIV, et Turenne jugèrent imprenables, a donc enfin été emportée d'assaut en quatre heures, par une milice indisciplinée et sans chef, par des bourgeois inexpérimentés, soutenus, il est vrai, de quelques soldats de la patrie ; enfin, par une poignée d'hommes libres ? O sainte liberté, qu'elle est donc ta puissance ! Le brave grenadier qui le premier se rendit maître de la brèche, reçut hier, des mains de l'assemblée des citoyens de Paris, et au nom de la nation, la

croix de l'ordre royal et militaire de saint Louis, que portoit le traître gouverneur de la bastille, récompense flatteuse et bien digne de son courage, tandis que le jeune bourgeois, *M. Templement*, qui s'étoit emparé du perfide de Launay, se vit obligé d'accepter la couronne civique que refusoit sa modestie, et dont une assemblée de citoyens, séante dans une maison, au coin du boulevard, porte saint Martin, voulut récompenser son courage. La nouvelle d'un événement aussi grand, aussi glorieux, répandit la joie et l'espérance dans tous les quartiers de la ville : mais une lettre surprise qu'écrivoit le traître, prévôt des marchands, à l'insigne de Launay, avoit fait connoître que vers les dix heures, et dans la nuit, il devoit y avoir des trahisons et des surprises ; en conséquence, on sonna les tocsin pour que chaque citoyen fut aux armes, et que personne ne dormit dans cette vaste capitale : des détachemens étoient allés à la découverte ; on avoit formé des barricades, des retranchemens dans tous les fauxbourgs et dans plusieurs quartiers ; les bourgeois sans armes, avoient dépavé des coins de rues, et transporté des pierres et des grés dans leurs appartemens, jusques au haut des maisons ; plus de cent pièces de canons entre les mains des citoyens, avoient permis d'en placer plusieurs

plusieurs à toutes les portes de la ville, à toutes les avenues ; les serruriers avoient forgé des piques pour des hommes qui manquoient d'armes; les plombiers avoient fondu des balles ; chacun étoit armé et retranché ; des observateurs étoient placé sur les tours pour découvrir au loin ce qui se passoit ; un seul rang de lampions bordoit les rues, sur les fenêtres du premier étage de chaque maison, et servoit à éclairer les actions des traîtres qui pouvoient se trouver parmi nous ; car certainement, il y en avoit, et en très-grand nombre ; c'est en cet état, que nous attendions l'ennemi. Je ne peindrai point les angoisses, la crainte, les appréhensions de chaque famille enfermées dans sa maison ; chacun selon sa timidité ou son courage, formoit des conjectures diverses ; l'on n'ignoroit qu'il y avoit aux environs de Paris, au moins trente mille hommes, aussi avant minuit l'alarme se répandit-elle dans plusieurs quartiers ; la milice y courut de toutes parts ; on y mena promptement du canon; quelques détachemens à cheval furent à la découverte ; et, en effet, l'on apperçut dans la campagne et en certains endroits, des hussards, dans d'autres des dragons ; mais il n'y eut aucun échec; l'on prévit seulement qu'ils cherchoient des issues secrètes pour s'introduire dans la ville. Cependant, l'on croyoit que les régimens

de Nassau, de royal, et quelques autres, se hasarderoient; l'on connoissoit la témérité de leurs chefs, et vers le milieu de nuit, l'on courut aux armes à diverses reprises, mais inutilement, l'ennemi n'osoit pénétrer; conséquemment, la nuit se passa sans tirer un coup de fusil. Vers le matin, on ne tarda pas à savoir que les régimens campés au champs de Mars, avoient fui et laissé une partie de leur bagage; on y fut et l'on en ramena plusieurs voitures chargées de tentes, de pistolets, de manteaux, et de beaucoup d'autres objets.

Le comité de l'hôtel de ville ne se sépara point durant cette nuit, et déclara que désormais, il resteroit permanent, du moins autant que dureroit le danger. Il ordonna ensuite, que la milice parisienne alla s'emparer de diverses possessions, telles que l'école royale et militaire, le trésor royal, la caisse de Poissy, ect., ce qui fut exécuté sans trop de difficulté et dont on retira encore quelques avantages; enfin, la démolition de la bastille fut arrêtée, des milliers d'ouvriers y coururent; ce repaire affreux de l'infernal despotisme,, qui durant tant de siècles, qui tant de fois a fait frémir, a outragé l'humanité, a englouti tant de victimes innocentes, sera totalement anéanti, et à sa place sera élevé un monument à l'auguste liberté! Horri-

bles humains, tyrans des peuples, disparoissez, votre règne est passé!

Cependant la fortune et la victoire nous secondoient, divers convois nous furent encore amenés; l'or, l'argent et les provisions s'accumuloient; tous les habitans de la campagnes nous servoient de leurs mieux, rien n'échappoit des portes de la ville, rien n'entroit sans des perquisitions; le comité fit plus, il fit afficher la continuation du paiement des rentes perçues à la ville; il cherche a ranimer les travaux suspendus, à rétablir l'ordre et la circulation des richesses, lorsqu'un négociant de bordeaux se présente, offre une somme de cinq cens mille livres; propose de faire entrer six mille hommes de troupes, et ne demande pour dédommagement que l'honneur distingué d'être généralissime de la milice de Paris; tant de générosité n'a point ébloui, l'on a recherché, examiné, et l'on a fini par le remercier de ses offres.

Nos ennemis ne cessoient point de nous tendre des embûches; ils espéroient encore nous surprendre par leurs lâches perfidies, pour ensuite nous charger de chaînes; mais ne pouvant empêcher nos braves soldats des gardes de nous servir avec intrépidité, ils chercherent les moyens de leur tendre différens pièges, de les empoisonner avec le pain qui leur étoit fourni dans quelques cazernes; ceux-

ci les abandonnèrent, on leur fit ouvrir des réfectoires ; alors les religieux de divers couvens prirent la cocarde, portèrent les armes ; et, comme au temps de la ligue et des croisades, l'on vient de voir des guerriers en frocs et en capuchons.

Mais à Versailles, les représentans de la Nation craignant, non sans raison, pour leur liberté et même pour leur existence (1), ne se séparèrent point durant soixante heures ; le roi persistoit dans les résolutions de ses iniques ministres et de ses perfides conseils ; l'assemblée nationales, les déclarant, *de quelque rang état et fonctions qu'ils pusseut être*, responsables des malheurs présens et à venir; elle déclara encore, que la dette nationale étant sous la sauve-garde de l'honneur et de la loyauté françoise, nul pouvoir n'avoit le droit de prononcer le mot infâme, de banqueroute «.

Mais la prise de la bastille, et les malheurs qui l'avoient précédée, inspirèrent à M. le Duc de Liancourt la résolution de se présenter chez les princes et ensuite

(1) L'on appréhendoit à Versailles l'arrivée de la milice de Paris, & un complot affreux ; un événement funeste, dit-on, en eût infailliblement été la suite ! Le ciel veilloit, sans doute, alors sur le sort de nos sages députés !

chez le roi ; sa majesté l'écouta et ne tarda point à se rendre au milieu de l'assemblée nationale ; ce fut le mercredi sur les onze heures du matin, là elle rendit l'espérance et *l'espérance aux françois*, et promit tout ce que le bonheur public exigeoit.

Bientôt un courier des exprès se transporta dans tous les quartiers de la capitale, pour annoncer que le roi se rendoit aux instances de son peuple, qu'il alloit reparoître parmi nous, que l'exil des ministres et des traîtres étoit prononcé : la joie dès ce moment gagna tous les cœurs. Bientôt une députation très-nombreuse des représentans de la nation vint en confirmer la nouvelle aux citoyens de la capitale ; elle fut accueillie au bruit du canon et aux applaudissemens d'un peuple immense, *vive la nation ! vive les députés !* fut le cri général ; on la conduisit à l'hôtel-de-ville, les rues étant bordées par la milice bourgeoise ; les députés nobles et autres sans distinction marchoient tous à pied. Des transports d'allégresse éclatoient de toutes parts ; là, on leur a offert des couronnes civiques ; et, après des assurances de paix réitérées, ils se sont rendus à l'église de notre-dame, où le *Te deum* a été chanté ; de-là ils se retirèrent et se rendirent dans divers quartiers ; on les fêtoit ; ils étoient en quelque sorte menés en triomphe, et

une illumination générale couronna la soirée.

Telle fut l'issue d'une journée, qui d'abord parut la plus dangereuse qu'ait vu la capitale depuis le siége de Paris, et qui finit enfin par la plus glorieuse qui jamais ait été inscrite dans les fastes de cette Ville immense.

DÉTAILS.

Du Jeudi 16.

Les françois courbés depuis loug-temps sous le joug de l'esclavage, dédaignant de s'instruire des droits et des devoirs de l'homme civilisé, préféroient de s'incliner devant la richesse ou d'abaisser un front humilié et de ramper devant le pouvoir arbitraire. Accablés de fers, ils osoient dire encore nous sommes libres, tant l'orgueil, imbécile enfant de l'ignorance, est ingénieux à s'abuser. Veut-on savoir ce qu'a produit cette foule d'écrits sur la liberté, dédaignés par les sots et révérés des hommes sages? Que l'on examine avec quelle célérité l'ordre le plus exact, la discipline la plus sévère, se sont établis au milieu même du désordre. Est-ce là ce peuple insensé qui, au temps des Guise s'amusoit avec des histrions et des

saltinbanques, taudis qu'on assiégeoit Paris? Les gens à prétentions, pour la plupart ineptes, égoïstes, avilis sous le despotisme, regardoient les actions et les travaux de la multitude comme une calamité publique; et c'est pourtant cette populace, méprisée des oisifs et des nuls qui nous a sauvé de l'esclavage, c'est elle qu'on a vu s'emparer des canons du régiment des gardes; c'est elle qui, intrépidement a monté à l'assaut de la bastille et s'y est précipité en foule; c'est elle qui, trouvant entre les mains du gouverneur cette infâme lettre, dans laquelle étoit contenue ces mots: *tenez bon encore quelque temps, à dix heures vous aurez du renfort*, signé *de Flesselles;* c'est elle, dis-je, c'est cette populace qui très-habilement invite le traître prévôt des marchands à paroître et lui tranche la tête froidement; c'est elle qui escalade le fossé de l'hôtel des invalides, qui force les magasins d'armes, qui enlève tous les postes, et fait justice prévôtalement de celui de ses membres qui ose commettre un vol! O! vous que le besoin n'aflige pas, heureux du siècle, auriez-vous ce courage et cette intégrité? Ne vous persuaderez-vous jamais que l'homme qui porte un habit différent du vôtre vous égale en mérite ou vous surpasse peut-être? Mais la vanité est si trompeuse!

Enfin, malgré les paroles de paix ap-

portées le mercredi 15, on ne laissa pas de se mettre sur la défense : tant de fois on s'étoit vu trompé ! D'ailleurs, on n'ignoroit pas que la bonté d'un prince ne suffit point pour l'exempter d'erreurs ; le flambeau de l'expérience rarement éclaire l'entendement des rois ! A chaque instant on arrêtoit des convois ou des messages qui découvroient de nouvelles perfidies ; celui-ci avaloit un billet dont il étoit porteur, cet autre étoit un hussard déguisé, ensuite c'étoit une laitière ayant son pot-au-lait plein d'or, plus loin c'étoit un seigneur travesti en cocher. De tous côtés, nos pas étoient entourés de piéges ; ceux même qui se présentoient pour nous servir excitoient justement nos soupçons. Les troupes campées aux environs de Paris, au lieu de s'éloigner, se grossissoient encore, deux nouveaux régimens arrivèrent le matin à Saint-Denis ; un convoi de farine y fut arrêté par un ordre secret d'un homme très-connu ; le conducteur vint nous faire sa déclaration ; et, conduit dans les rues, il obtint le rameau civique, récompense flatteuse bien due à son patriotisme. Enfin, l'hôtel de cet ambassadeur, du comte de *Mercy*, cet intime conseiller de la reine, fut pourtant investi, et tout ce qui se présentoit visité ; ce ministre de l'empereur insinuoit, dit-on, que l'insurrection des

françois

françois ressembloit à celle des brabançons et devoit être traitée de même; il ignoroit, ce politique très-humain, que des françois ne se comportent pas comme des allemands; il ne sait pas encore, ce politique si grand, que le génie et les lumières des peuples déterminent les loix, et non les rêves puérils et vains de ceux qui se disent les maîtres de la terre! Cependant la nouvelle de son rappel en Allemagne, l'exil de la maison de Polignac et de ses adhérens, celui de l'abbé de Vermond, le renvoi des Ministres; l'exil de plusieurs princes, le retour du ministre adoré, formoient le sujet de toutes les conversations; l'on regardoit ces opérations comme certaines, tant elles étoient désirées! Lorsque, vers le soir, un bruit sourd annonçoit que les habits du magasin des gardes avoient été enlevés secrettement, et que douze cents soldats des hussards et de Nassau s'étoient introduits dans la ville à dessein de nous surprendre, dès-lors on forma des retranchements; ainsi que la veille, les façades des maisons furent illuminées, la garde fut augmentée et beaucoup mieux armée que les jours précédens, tandis que les habitans de plusieurs villes, et notamment ceux de Versailles, venoient à notre secours; ils nous apprirent, à onze heures du soir, que les troupes campées entre Paris et Versailles avoient délogées; ce qui ne

put être su généralement que le lendemain ; mais la nuit se passa sans allarmes. Nos ennemis consternés étoient dans la douleur ; le prince de Condé fuyoit de Chantilly, où il s'étoit retranché ; les ministres étoient disgraciés, M. Foulon fit répandre le bruit de sa mort pour éviter les recherches ; les Polignacs désertoient ; le reste de la cabale étoit confus, désespéré & incertain d'échapper à la vengeance publique.

DÉTAILS

Du Vendredi 17 Juillet.

Nous vîmes, enfin, lever l'aurore du beau jour de la France ; bientôt on apprend que le monarque aimé va venir parmi nous ; qu'incessamment il arrive ; la joie éclate de toutes parts ; la milice prend les armes, elle vole au devant de son roi ; des horreurs de la guerre, ce peuple marchant, pour ainsi dire, sur les corps de deux cens citoyens égorgés ; ce peuple, qui ne respiroit avant que le carnage ; qui portoit par-tout le fer et la flamme ; qui du sein des traîtres arrachoit les entrailles palpitantes ; les mains encore fumantes de leur sang, ce peuple va, le front rayonnant d'allégresse ;

présenter à son roi, la palme de la paix! François, quelle loyauté, quelle confiance! O, ma nation, toi seule, tu sais adorer, comme tu sais te vanger!

Mais enfin, une brillante jeunesse, en armes, vole sur la route où doit passer le monarque; elle forme une cavalerie nombreuse et une infanterie plus nombreuse encore! cent mille citoyens ce jour là portoient les armes dans la capitale; une partie bordoient les avenues, depuis la barrière de la Conférence, jusqu'à l'hôtel de ville; vingt mille peut-être se présentoient encore pour former le cortége; gardes-françoises, milice bourgeoise, soldats des petits corps, gardes de Paris, gardes de la ville, tous étoient confondus, mêlés, sans distinctions; tous étoient amis; tous étoient citoyens: mais comment se représenter une multitude immense, placée dans les rues, sur les quais, les places, aux fenêtres des maisons, sur les toits; chacun se traitant avec douceur, avec complaisance même; on n'y voyoit point ce tumulte, ces bonleversemens, cette irritation d'une populace contenue par des soldats à gage; non, les riches accueilloient les pauvres avec bonté; les rangs n'existoient plus, tous étoient égaux! Mais ce sexe affable et charmant qui du haut des balcons, des croisées, jettoit à pleines mains des cocardes patriotiques; des touffes de ru-

bans ondoyans dans les airs, soulevés, agités, emportés au loin et retombant enfin, enlevés par les armes et les guerriers, se disputant l'honneur d'avoir le front orné des mains de la beauté : vers les deux heures, le cortége s'annonce au bruit des canons ; les coups pressés se succèdent ; les seuls habitans de Versailles, quoiqu'à pied, avoient escorté le roi jusqu'aux portes de Paris ; cependant, notre cavalerie avoit été les devancer jusqu'à Sêves ; elle revient sur ses pas ; elle ouvre la marche ; elle s'avance avec ordre, au milieu des haies de citoyens impatient de plaisir et de bonheur ; quel spectale touchant et sublimes ! ce n'est plus un maître imposant et terrible, environné de ses soldats sévères, de ses gardes orgueilleux ; ce n'est plus ce luxe inoui, gage certain de la misère des peuples ; appareil éclatant qui frappe les yeux sans rien dire à l'ame ; ce n'est plus un prince absolu qui vient prononcer ses décrets arbitraires, émanés de sa seule volonté, et non des loix ; ce n'est point cela ; c'est un grand roi, le plus grand des monarques, le plus chéri de tous, qui, sans suite, sans gardes, sans escorte, paroît au milieu d'un peuple qui l'idolâtre ; ce sont les augustes représentans de la nation, qui, sans distinction, entourent et précèdent le roi. Le duc de Villeroy, le maréchal de Beauleveau, le duc de Villequier et le

comte d'Estaing l'accompagnent; ce sont des citoyens qui environnent sa voiture ; les uns accompagnent les portières, les autres guident les rennes de ses coursiers orgueilleux. Le sentiment, l'amour respectueux, la tendresse se diversifient ; les représentans se varient sous mille formes ; les cris d'allégresse font retentir les airs ; le canon fait trembler la terre ; jamais, non, jamais ce monarque ne fut plus exhalté, ne fut si grand, si puissant... ne craignez pas, le ciel, peut-être vainement au milieu de ses sujets pourroit l'attaquer ! mille vies seroient sacrifiées plutôt. . . . . Que dis-je ? est-il un être sensé qui ne sache que l'amour des peuples est la plus sûre garde des rois. Enfin l'héritier du sceptre du grand Henri, l'héritier de ses mœurs, de sa bonté fut ainsi conduit en triomphe au milieu de son peuple jusqu'à l'hôtel-de-ville ; il descend, la milice croise les armes depuis la voiture jusqu'à la porte de l'hôtel, et forme une voûte d'acier impénétrable à toutes les forces humaines : le roi arrive, il se place sur le trône ; des larmes de sentiment échappent de ses yeux ; le sage M. Bailly faisant les fonctions de maire de Paris et de chancelier fait couler dans les cœurs, avec une éloquence douce et persuasive les charmes inouis du sentiment, M. *de Tollendal*, M. *de Saint-Méry*, avec une respectueuse sensibilité,

expriment au monarque les vœux sincères de son peuple ; le roi veut parler ; l'expression de son cœnr s'arrête sur ses lèvres ! cependant il fait bientôt entendre ces paroles si remarquables, si belles, si digne d'un bon roi : *mon peuple peut toujours compter fur mon amour.* Prince auguste, puissent les flatteurs ne jamais tromper ton ame !

Pour dernier gage de paix, le roi voulut enfin accepter la cocarde de la milice de Paris, & en recocnoître M. de la Fayette colonel général. Sa majesté se montra ensuite à l'une des fenêtres de la salle ; les cris de *vive le roi* furent répétés par cent mille bouches : le roi sortit ensuite ; & pour nouveau signe de paix, la milice renversa ses armes ; le même cortége qui l'avoit amené l'accompagna partout sur son passage, il trouva les cœurs pleins de joie et d'amour : *vive le roi* ne fut qu'un cri général & non interrompu ; les transports étoient plns marqués même qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors ; le roi parut pénétré d'un accueil si touchant, & le peuple répondoit à ces signes de bonté par de nouvelles expressions de sa tendresse. C'est ainsi que sa majesté fut accompagnée jusqu'à Versailles.

C'est ainsi que se termina cette superbe & heureuse journée, qui est pour la nation l'aurore d'un avenir brillant et flatteur, si nous réunissons le Sully mo-

derne au petit fils de Henri-le-Grand. Nos larmes sont donc taries, nos maux presque oubliés, et nos vœux désormais seront comblés !

O mon roi ! puissiez-vous sentir le prix de commander à un peuple libre ! Et vous François, puissiez-vous n'oublier jamais que c'est au sein des lumières que naîtra toujours la liberté, l'abondance, la paix & le bonheur.

Prudhomme, Tournon, *rue Jacob, Fauxbourg Saint-Germain.*